



Alphonse Daudet

**LES AVENTURES PRODIGIEUSES DE
TARTARIN DE TARASCON**

Biographie et informations

Nationalité : France

Né(e) à : Nîmes, le 13/05/1840

Mort(e) à : Paris, le 16/12/1897

Biographie :

Alphonse Daudet est un écrivain et auteur dramatique français.

Fils d'un courtier en soierie, issu d'une famille aisée, Alphonse Daudet, est le benjamin de trois garçons.

En 1849, la famille s'installe à Lyon où Alphonse Daudet fait ses études secondaires. A la suite de banqueroute de son père, il doit renoncer à poursuivre ses études et entre comme maître d'étude dans un collège à Alès (1855).

En 1858, il part rejoindre son frère à Paris et s'essaie au journalisme. Il collabore notamment au Figaro et publie un recueil de poèmes "Les Amoureuses". En 1860, il rencontre Frédéric Mistral et est introduit dans des salons littéraires. C'est là qu'il fait la connaissance du duc de Morny, qui le prend comme secrétaire.

En 1862, poitrinaire, il part pour quelques temps en Algérie. A son retour en France, de nouveau malade, il s'installe dans le Midi et retrouve des amis avec lesquels il participe au mouvement de renouveau de la langue d'oc. C'est en 1864, qu'il achète un moulin près d'Arles et décide de ne se consacrer qu'à l'écriture.

En 1867, il épouse Julie Allard, fille de marchands et rentre à Paris. Elle le soutient et l'encourage malgré les échecs de ses publications ("Le Petit Chose" en 1868 et "Les Lettres de mon moulin" en 1869). En 1870, pendant la Commune, il est incorporé dans la Garde nationale, mais refusant de prendre parti, il se retire à Champagny.

Ce sont ses livres, "Tartarin de Tarascon" et "Les contes du lundi", qui lui apportent la célébrité et l'aisance matérielle. En 1879, il apprend qu'il est atteint d'une maladie incurable de la moelle épinière. Il souffre énormément et écrit entre les crises jusqu'en 1895. En 1896, il siège à l'Académie Goncourt et en 1897, il affiche sa position anti-dreyfusarde.

Table des matières

Premier épisode	À <i>Tarascon</i>	5
I	Le Jardin du baobab.....	7
II	Coup d'œil général jeté sur la bonne ville de Tarascon. – Les chasseurs de casquettes.....	12
III	« Nan ! Nan ! Nan ! » Suite du coup d'œil général jeté sur la bonne ville de Tarascon.....	18
IV	Ils ! ! !.....	23
V	Quand Tartarin allait au cercle.....	28
VI	Les Deux Tartarin.....	33
VII	Les Européens à Shanghai. – Le Haut Commerce. – Les Tartares. – Serait-il un imposteur ? – Le Mirage.....	37
VIII	La Ménagerie Mitaine. – Un lion de l'Atlas à Tarascon. – Terrible et solennelle entrevue.....	41
IX	Singuliers effets du mirage.....	47
X	Avant le départ.....	52
XI	Des coups d'épée, messieurs, des coups d'épée !... mais pas de coups d'épingle !.....	55
XII	De ce qui fut dit dans la petite maison du baobab.....	60
XIII	Le Départ.....	63
XIV	Le Port de Marseille. – Embarque ! embarque !.....	68
Deuxième épisode	<i>Chez les Teurs</i>	72
I	La Traversée. – Les Cinq Positions de la chéchia. – Le Soir du troisième jour. – Miséricorde.....	73
II	Aux armes ! aux armes !.....	78
III	Invocation à Cervantes. – Débarquement. – Où sont les <i>Teurs</i> ? – Pas de <i>Teurs</i> . – Désillusion.....	83
IV	Le Premier Affût.....	88

V Pan ! Pan !.....	93
VI Arrivée de la femelle. – Terrible combat. – Le Rendez-vous des Lapins.....	98
VII Histoire d'un omnibus, d'une Mauresque et d'un chapelet de fleurs de jasmin.....	103
VIII Lions de l'Atlas, dormez !.....	108
IX Le Prince Grégory du Monténégro.....	112
X Dis-moi le nom de ton père, et je te dirai le nom de cette fleur.....	118
XI Sidi Tart'ri ben Tart'ri.....	124
XII On nous écrit de Tarascon.....	130
Troisième épisode <i>Chez les lions</i>	135
I Les Diligences déportées.....	136
II Où l'on voit passer un petit monsieur.....	142
III Un couvent de lions.....	147
IV La Caravane en marche.....	153
V L'Affût du soir dans un bois de lauriers-roses.....	162
VI Enfin !.....	169
VII Catastrophes sur catastrophes.....	176
VIII Tarascon ! Tarascon !.....	182

« *En France, tout le monde est un peu de Tarascon.* »

À mon ami GONZAGUE PRIVAT

Premier épisode

À Tarascon



I

Le Jardin du baobab



Ma première visite à Tartarin de Tarascon est restée dans ma vie comme une date inoubliable ; il y a douze ou quinze ans de cela, mais je m'en souviens mieux que d'hier. L'intrépide Tartarin habitait alors, à l'entrée de la ville, la troisième maison à main gauche sur le chemin d'Avignon. Jolie petite villa tarasconnaise avec jardin devant, balcon derrière, des murs très blancs, des persiennes vertes, et sur le pas de la porte une nichée de petits Savoyards jouant à la marelle ou dormant au bon soleil, la tête sur leurs boîtes à cirage.

Du dehors, la maison n'avait l'air de rien.

Jamais on ne se serait cru devant la demeure d'un héros. Mais, quand on entrait, coquin de sort !...

De la cave au grenier, tout le bâtiment avait l'air héroïque, même le jardin !...

Ô le jardin de Tartarin, il n'y en avait pas deux comme celui-là en Europe. Pas un arbre du pays, pas une fleur de France ; rien que des plantes exotiques, des gommiers, des calebassiers, des cotonniers, des cocotiers, des manguiers, des bananiers, des palmiers, un baobab, des nopals, des cactus, des figuiers de Barbarie, à se croire en pleine Afrique centrale, à dix mille lieues de Tarascon. Tout cela, bien entendu, n'était pas de grandeur naturelle, ainsi les cocotiers n'étaient guère plus gros que des betteraves, et le baobab (arbre géant, *arbor gigantea*) tenait à l'aise dans un pot de réséda ; mais c'est égal ! pour Tarascon, c'était déjà bien joli, et les personnes de la ville, admises le dimanche à l'honneur de contempler le baobab de Tartarin, s'en retournaient pleines d'admiration.



Pensez quelle émotion je dus éprouver ce jour-là en traversant ce jardin mirifique !... Ce fut bien autre chose quand on m'introduisit dans le cabinet du héros.

Ce cabinet, une des curiosités de la ville, était au fond du jardin, ouvrant de plain-pied sur le baobab par une porte vitrée.

Imaginez-vous une grande salle tapissée de fusils et de sabres, depuis en haut jusqu'en bas ; toutes les armes de tous les pays du monde : carabines, rifles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, couteaux-revolvers, couteaux-poignards, kriss malais, flèches caraïbes, flèches de silex, coups-de-poing, casse-tête, massues hottentotes, lassos mexicains, est-ce que je sais !

Par là-dessus, un grand soleil féroce qui faisait luire l'acier des glaives et les crosses des armes à feu, comme pour vous donner encore plus la chair de poule... Ce qui rassurait un peu pourtant, c'était le bon air d'ordre et de propreté qui régnait sur

toute cette yataganerie. Tout y était rangé, soigné, brossé, étiqueté comme dans une pharmacie, de loin en loin, un petit écriteau bonhomme sur lequel on lisait :

Flèches empoisonnées, n'y touchez pas !

Ou :

Armes chargées, méfiez-vous !

Sans ces écriteaux, jamais je n'aurais osé entrer.

Au milieu du cabinet, il y avait un guéridon. Sur le guéridon, un flacon de rhum, une blague turque les Voyages du capitaine Cook, les romans de Cooper, de Gustave Aimard, des récits de chasse, chasse à l'ours, chasse au faucon, chasse à l'éléphant, etc. Enfin, devant le guéridon, un homme était assis, de quarante à quarante-cinq ans, petit, gros, trapu, rougeaud, en bras de chemise, avec des caleçons de flanelle, une forte barbe courte et des yeux flamboyants ; d'une main il tenait un livre, de l'autre il brandissait une énorme pipe à couvercle de fer, et, tout en lisant je ne sais quel formidable récit de chasseurs de chevelures, il faisait, en avançant sa lèvre inférieure, une moue terrible, qui donnait à sa brave figure de petit rentier tarasconnais ce même caractère de férocité bonasse qui régnait dans toute la maison.

Cet homme, c'était Tartarin, Tartarin de Tarascon, l'intrépide, le grand, l'incomparable Tartarin de Tarascon.



II

Coup d'œil général jeté sur la bonne ville de Tarascon. – Les chasseurs de casquettes



Au temps dont je vous parle, Tartarin de Tarascon n'était pas encore le Tartarin qu'il est aujourd'hui, le grand Tartarin de Tarascon si populaire dans tout le Midi de la France. Pourtant – même à cette époque – c'était déjà le roi de Tarascon.

Disons d'où lui venait cette royauté.

Vous saurez d'abord que là-bas tout le monde est chasseur, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. La chasse est la passion

des Tarasconnais, et cela depuis les temps mythologiques où la Tarasque faisait les cent coups dans les marais de la ville et où les Tarasconnais d'alors organisaient des battues contre elle. Il y a beau jour, comme vous voyez.

Donc, tous les dimanches matin, Tarascon prend les armes et sort de ses murs, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, avec un tremblement de chiens, de furets, de trompes, de cors de chasse. C'est superbe à voir... Par malheur le gibier manque, il manque absolument.

Si bêtes que soient les bêtes, vous pensez bien qu'à la longue elles ont fini par se méfier.

À cinq lieues autour de Tarascon, les terriers sont vides, les nids abandonnés. Pas un merle, pas une caille, pas le moindre lapereau, pas le plus petit cul-blanc.

Elles sont cependant bien tentantes, ces jolies collinettes tarasconnaises, toutes parfumées de myrte, de lavande de romarin ; et ces beaux raisins muscats gonflés de sucre, qui s'échelonnent au bord du Rhône, sont diablement appétissants aussi... Oui, mais il y a Tarascon derrière, et, dans le petit monde du poil et de la plume, Tarascon est très mal noté. Les oiseaux de passage eux-mêmes l'ont marqué d'une grande croix sur leurs feuilles de route, et quand les canards sauvages, descendant vers la Camargue en longs triangles, aperçoivent de loin les clochers de la ville, celui qui est en tête se met à crier bien fort : « Voilà Tarascon !... voilà Tarascon ! » et toute la bande fait un crochet.

Bref, en fait de gibier, il ne reste plus dans le pays qu'un vieux coquin de lièvre, échappé comme par miracle aux septembrisades tarasconnaises et qui s'entête à vivre là ! À Tarascon, ce lièvre est très connu. On lui a donné un nom. Il s'appelle le Rapide. On sait qu'il a son gîte dans la terre de M. Bompard – ce

qui, par parenthèse, a doublé et même triplé le prix de cette terre – mais on n’a pas encore pu l’atteindre.

À l’heure qu’il est même, il n’y a plus que deux ou trois enragés qui s’acharnent après lui.

Les autres en ont fait leur deuil, et le Rapide est passé depuis longtemps à l’état de superstition locale, bien que le Tarasconnais soit très peu superstitieux de sa nature et qu’il mange les hirondelles en salmis, quand il en trouve.

Ah çà ! me direz-vous, puisque le gibier est si rare à Tarascon, qu’est-ce que les chasseurs tarasconnais font donc tous les dimanches ?

Ce qu’ils font ?

Eh mon Dieu ! ils s’en vont en pleine campagne, à deux ou trois lieues de la ville. Ils se réunissent par petits groupes de cinq ou six, s’allongent tranquillement à l’ombre d’un puits, d’un vieux mur, d’un olivier, tirent de leurs carniers un bon morceau de bœuf en daube, des oignons crus, un *saucissot*, quelques anchois, et commencent un déjeuner interminable, arrosé d’un de ces jolis vins du Rhône qui font rire et qui font chanter.

Après quoi, quand on est bien lesté, on se lève, on siffle les chiens, on arme les fusils, et on se met en chasse. C’est-à-dire que chacun de ces messieurs prend sa casquette, la jette en l’air de toutes ses forces et la tire au vol avec du 5, du 6 ou du 2 – selon les conventions.

Celui qui met le plus souvent dans sa casquette est proclamé roi de la chasse, et rentre le soir en triomphateur à Tarascon, la casquette criblée au bout du fusil, au milieu des aboiements et des fanfares.



Inutile de vous dire qu'il se fait dans la ville un grand commerce de casquettes de chasse. Il y a même des chapeliers qui vendent des casquettes trouées et déchirées d'avance à l'usage des maladroits ; mais on ne connaît guère que Bésuquet, le pharmacien, qui leur en achète. C'est déshonorant !

Comme chasseur de casquettes, Tartarin de Tarascon n'avait pas son pareil. Tous les dimanches matin, il partait avec une casquette neuve : tous les dimanches soir, il revenait avec une loque. Dans la petite maison du baobab, les greniers étaient pleins de ces glorieux trophées. Aussi, tous les Tarasconnais le reconnaissaient-ils pour leur maître, et comme Tartarin savait à fond le code du chasseur, qu'il avait lu tous les traités, tous les manuels de toutes les chasses possibles, depuis la chasse à la casquette jusqu'à la chasse au tigre birman, ces messieurs en

avaient fait leur grand justicier cynégétique et le prenaient pour arbitre dans toutes leurs discussions.

Tous les jours, de trois à quatre, chez l'armurier Costecalde, on voyait un gros homme, grave et la pipe aux dents, assis sur un fauteuil de cuir vert, au milieu de la boutique pleine de chasseurs de casquettes, tous debout et se chamaillant. C'était Tartarin de Tarascon qui rendait la justice, Nemrod doublé de Salomon.

